

Les Omeyyades de Cordoue

Jean-Paul Roux

Ancien directeur de recherche au CNRS Ancien professeur titulaire de la section d'art islamique à l'École du Louvre

Peu de civilisations ont laissé un tel souvenir dans la mémoire des hommes et d'aussi maigres témoins de leur existence, que celle des Omeyyades d'Espagne. Nés à l'issue d'un drame, ils ont régné pendant deux cent soixante-quinze ans, dont cent comme califes, et sont morts dans un drame. Les générations ultérieures, tant musulmanes que chrétiennes, se sont acharnées sur leur œuvre. Seule la plus belle sans doute, la Grande Mosquée de Cordoue, a échappé par miracle à la destruction – miracle qui s'appelle Charles Quint ; alors qu'on la démolissait pour construire une cathédrale, il s'écria : « Ce que vous faites là se trouve partout ; ce que vous aviez auparavant n'existe nulle part dans le monde. » Jean-Paul Roux nous permet de mieux comprendre le legs que cette brillante civilisation, née à Damas en 661, laissa à Cordoue de 756 à 1031.

Abd al-Rahman, premier émir de Cordoue

Les Arabes, à vrai dire une armée hétéroclite de Bédouins d'Arabie et de Yéménites, de Syriens et de Berbères, avaient débarqué en Espagne en 710 à l'appel de Rodrigue, roi des Wisigoths qui étaient maîtres du pays, et y avaient remporté des succès foudroyants. Emportés par leur élan, ils avaient franchi les Pyrénées, s'étaient répandus dans la Gaule, pillant et dévastant, et avaient été arrêtés par Charles Martel au sud de Tours, dans la célèbre bataille qui porte le nom de Poitiers. Trop pressés de dévorer l'Europe occidentale, ils ne s'étaient pas souciés des bandes qui s'étaient réfugiées dans les monts et qui menaient contre eux la guérilla. Il en était une particulièrement virulente, au nord, dans les monts Cantabriques, que dirigeait un cousin de l'ancien souverain goth, Pélage. Elle était parvenue à galvaniser la résistance chrétienne, avait même vaincu les musulmans à Cavadonga en 718, ce qui lui avait permis de jeter les fondements du petit royaume des Asturies – ce qui ne sera pas sans conséquence.

Autre fait important, les musulmans, comme l'avaient fait les Wisigoths avant eux, comme le feront longtemps les royaumes chrétiens, passaient leur temps à se déchirer. Les Berbères s'opposaient aux Arabes, les Arabes du nord de la péninsule Arabique à ceux du sud, les chefs vainqueurs à d'autres chefs vainqueurs. On aurait dit que l'Espagne, quels que soient ses maîtres, était destinée aux rébellions, aux guerres civiles.

La discorde est à son plus haut point quand arrive l'Omeyyade Abd al-Rahman ibn Muawiya, qui sait parfaitement en tirer parti. Les membres de sa famille ont régné à Damas en tant que califes, successeurs de Mahomet, sur l'immense empire qui s'étend de l'Indus aux Pyrénées, mais viennent d'être renversés par les Abbassides, qui les haïssent, l'ont bien montré en massacrant leurs hommes, femmes, enfants, en déterrants leurs morts pour en disperser les os, et qui entendent que rien ne subsiste d'eux. Seul Abd al-Rahman n'a pas été tué. Il se réfugie en Afrique du Nord, y trouve des fidèles de la dynastie déchue, entre en pourparlers avec d'autres fidèles qui vivent dans

le pays d'*al-Andalus*, l'Andalousie. Maints de ceux-ci, les Syriens surtout, l'appellent. Il vient, vainc le gouverneur d'Espagne, un prince pratiquement indépendant de Bagdad, la nouvelle capitale des Abbassides, entre à Cordoue dont il fait sa capitale et où il prend modestement le titre d'émir, « prince » ou « commandant » (756).

Lui revient la lourde tâche de rétablir l'entente entre les conquérants, de pacifier les indigènes, de tenir tête aux Francs, de constituer un État ; mais c'est un homme remarquable qui a la chance de vivre assez longtemps – il meurt en 788 – et de trouver en ses trois premiers successeurs, Hicham I (788-796), Al-Hakam (796-822) et Abd al-Rahman II (822-852), des princes qui ne le sont pas moins. Certes, ils ne peuvent pas empêcher les Francs de s'emparer de Barcelone (801), l'une de leurs bases de départ ; mais ils organisent leur royaume et échappent à la menace que fait peser sur eux Charlemagne. Le Franc a enlevé Pampelune ; il assiège Saragosse quand il est obligé de se replier en apprenant le soulèvement des Saxons en 778. Les Allemands ont peut-être retardé de plusieurs siècles la *Reconquista*. Ne minimisons pas l'affaire, même si Roncevaux ne fut pas une grande bataille, et Roland un grand héros ! Charles était puissant et une épopée aussi belle que notre chanson de geste ne naît pas de rien.

De l'émirat au califat : l'apogée des Omeyyades

L'avènement de Mohammed Ier en 852 amorce un déclin qui s'accroît sous ses successeurs : le royaume connaît certes une forte poussée démographique mais, pour le reste, on pourrait croire qu'il va s'effondrer. Il a fait la paix avec les Francs, ce qui pourrait être bénéfique mais s'avère désastreux. Au sud des Pyrénées, les royaumes chrétiens se constituent, se fortifient et seraient vraiment menaçants s'ils étaient unis. Les Asturies donnent naissance au León (905), dont va sortir la Castille, autonome vers 951. Dans les marches d'Espagne se détache à partir de 985 ce qui, en 1035, deviendra l'Aragon. Quant aux Arabes, habitués depuis deux siècles à se battre, ne pouvant plus le faire pour la guerre sainte, ils se battent entre eux, ce dont ils n'ont déjà que trop tendance.

Alors que tout semble perdu, un grand prince, Abd al-Rahman III (912-961), monte sur le trône. Lui et son successeur, Al-Hakam II (961-976), vont non seulement sauver la situation mais porter les Omeyyades au zénith. Bien qu'ils soient pacifistes, soucieux de l'administration et passionnés de culture, ils doivent déployer un grand effort militaire pour rétablir l'ordre, ce qui est fait en 929, repousser les Normands, maintenir la pression des chrétiens, maîtres de tout le nord de l'Espagne, et entreprendre de longues campagnes en Afrique du Nord, où les Fatimides – califes schismatiques (chiites) –, avant même que de conquérir l'Égypte (973), leur paraissent menaçants. En 931, les forces omeyyades franchissent le détroit de Gibraltar et, de 952 à 975, livrent contre les Maghrébins une lutte sans merci et sans issue, qu'il faudra recommencer plus tard.

La guerre n'empêche pas l'État omeyyade de briller de tout son éclat. Ce n'est plus un royaume : à l'exemple des Fatimides, par défi pour eux et pour les Abbassides, Abd al-Rahman s'est proclamé calife en 929 et se comporte comme tel. Un strict cérémonial règle la vie de cour. Le souverain se montre peu en public. Il vit dans son harem, à Medinet az-Zahra, sa seconde capitale, au milieu de quelque quatre mille eunuques, achetés la plupart à des juifs de Verdun, dont c'est la « spécialité » ; y séjournent quelque six mille femmes, chrétiennes, parmi lesquelles presque toujours sa mère, et le gardent douze mille hommes, en majorité des Hongrois. L'État est en rapport avec le monde entier, en particulier avec les Hongrois et les Slaves, et le calife entretient des relations amicales avec l'empereur byzantin Constantin Porphyrogénète (913-959), puis Otton le Grand (962-973). Son armée, comme le veut l'usage musulman, est essentiellement composée de mercenaires, quarante mille déjà au Xe siècle, Basques, Catalans, Gascons, Hongrois, que l'on nomme « les Muets », car ils ne parlent pas arabe. Le gouvernement est dirigé par un premier ministre, le *hadjib*, assisté du *wazir* – vizir. L'impôt est lourd, mais on dit le peuple heureux. Du moins vit-il dans l'aisance tant l'empire est prospère : industrie, agriculture – on introduit des plantes inconnues : canne à sucre, coton, mûrier, fruits et légumes – et commerce sont florissants. La moitié méridionale de l'Espagne, avec vingt-cinq ou trente millions d'âmes, est, comme la Sicile, presque surpeuplée. Les villes y sont nombreuses et vastes. Cordoue possède sept cents mosquées, trois cents hammams et nombre de palais.

Une prodigieuse activité intellectuelle et artistique

La science, les lettres et les arts s'y épanouissent comme dans les autres cités, à Tolède notamment où viendront s'instruire tant de Latins dans les années suivant sa reconquête (1085), au temps du Cid – *sayyid*. La bibliothèque impériale contient un nombre inouï de manuscrits arabes ou grecs, entre quatre et six cent mille ! Les académies, celle de Cordoue et les autres, rayonnent et attirent : on y vient de tous les pays musulmans, de l'Inde, de l'Europe, dit-on. Chacun est avide de savoir, y compris les femmes des gynécées, souvent savantes ou poétesses, dont la postérité a conservé les noms et les œuvres. De cet essor culturel naissent déjà des maîtres que l'Occident adoptera, comme il adoptera la science arabe et à travers elle, celle de la Grèce : Abulcasis, médecin, mort en 1010 ; Avempace (Ibn Badidja), philosophe et médecin de Saragosse, mort à Fès en 1138 ; Azarquiel, l'astronome de Tolède (XIe siècle), pour n'en citer que quelques-uns.

L'activité architecturale et artisanale est prodigieuse mais, nous l'avons dit, il en reste peu de témoignages. Que demeure-t-il de la splendeur monumentale ? Quelques châteaux forts, souvent rénovés ultérieurement, le Conventual de Merida (835), les *alcazaba* d'Almeria et de Badajoz (VIIIe-Xe siècle), l'Aljaferia de Saragosse, quelques minarets convertis en clochers, la petite mosquée Bib Mardum de Tolède (999), les ruines de Medinet-az-Zahra et la Grande Mosquée de Cordoue.

Commencée en 936, à quelques kilomètres au nord-ouest de Cordoue, la cité palatiale de Medinet az-Zahra s'étendait sur plus d'un kilomètre et demi de long et sept cent cinquante mètres de large, en trois étages, sur les pentes dominant la plaine. Ceinte de murs flanqués de tours, elle comprenait pour l'essentiel une mosquée et un palais de quelque quatre cents chambres. Abd al-Rahman vint y habiter en 945 mais on y travailla encore longtemps. Des jardins creusés de bassins et parsemés de statues prolongeaient les bâtiments. Sur le porche d'entrée se dressait, fière et libre, la statue de la favorite, Zahra, « la Resplendissante », qui donna son nom à la ville. La présence de ces effigies humaines prouve que, tout bons musulmans et tout préoccupés de morale qu'ils fussent, les princes omeyyades savaient prendre des libertés avec la loi religieuse, la *charia*. La consommation de vin et la bienveillance envers les juifs et les chrétiens, malgré quelques crises de fanatisme, le montrent aussi.

La Grande Mosquée de Cordoue, devenue cathédrale, fut mise en chantier en 786 à proximité des rives du Guadalquivir (le « grand fleuve », *oued el-kebir*) et agrandie à deux reprises par Abd al-Rahman II et Al-Hakam, puis, à la fin du Xe siècle, par le *hadjib* Al-Mansur, fort heureusement en respectant le plan et la décoration d'origine. Cet édifice immense – percé de vingt-trois portes, mesurant cent soixante-seize mètres sur cent vingt-huit et couvrant donc environ vingt-deux mille mètres carrés – est précédé par la cour des Orangers et flanqué, près de la porte principale, par un minaret maintenant dissimulé sous un parement moderne. À l'intérieur, des centaines de colonnes délimitent dix-neuf nefs perpendiculaires au mur du fond – le mur *qibli* tourné vers La Mecque –, toutes d'une largeur égale, sauf une, l'ancienne nef axiale, qui n'est plus dans l'axe depuis que la mosquée a reçu huit nefs supplémentaires. Les colonnes supportent des arcs en fer à cheval de style wisigothique aux claveaux alternés en rouge brique et en blanc ; dans leur extradors, une nouvelle rangée de supports qui donnent une impression de légèreté, de suprême élégance et élèvent un peu l'édifice, de telle sorte que sa hauteur ne soit pas trop en disproportion avec sa longueur. Néanmoins l'aspect dominant est celui d'un monument tout étiré, essentiellement horizontal, ce que fait ressortir le jaillissement de la construction gothique insérée en son sein. De quelque lieu où l'on se trouve, les supports et les arcs offrent des perspectives enchanteresses et donnent l'illusion de se promener dans une forêt de marbre sans limites.

Le *mihrab* (Xe siècle) est en réalité une petite chapelle octogonale qui s'ouvre par un arc bas, encadré de maçonnerie et couronné par une fine arcature. Une coupole monolithique sculptée en coquille l'abrite. Devant lui, des colonnes de jaspe et de marbre surmontées d'arcades polylobées et festonnées, alternativement lisses et décorées, délimitent la surface rectangulaire ou *maqsura*, réservée au souverain. Le *mihrab* et la *maqsura* présentent un somptueux décor de mosaïques à

fond d'or, œuvre d'artistes venus de Byzance, et de stucs où l'on décèle les balbutiements de ce qui deviendra l'arabesque.

La production des ateliers espagnols n'a pas moins souffert que l'architecture et ses vestiges ne sont pas moins beaux. Les fouilles de Medinet az-Zahra ont livré des verres et des faïences qui annoncent la céramique hispano-mauresque, et des panneaux de revêtement en pierre sculptée au trépan. Nous devons encore à ce site, comme à d'autres sites espagnols ou marocains, de magnifiques cuves à ablutions en marbre portant des aigles aux ailes déployées ou terrassant des gazelles, des oiseaux, des poissons et des fauves, tous assez héraldiques.

On a mis en doute l'origine espagnole de grandes rondes-bosses d'animaux pour les attribuer à des ateliers siciliens et égyptiens, qui en fabriquèrent aussi, mais rien ne permet formellement de l'affirmer. C'est du moins à Médiynet az-Zahra qu'on a trouvé le lion du musée de Cordoue (XIe siècle) et, près de Palencia, cet autre lion, dit *Fortuny*, du Louvre, il est vrai plus récent.

Le plus prestigieux des artisanats omeyyades est celui des ivoiriers de Cordoue et, plus tard, de Cuenca, à qui l'on doit une série de coffrets rectangulaires ou cylindriques, également réalisés en argent repoussé, sculptés dans la masse de palmettes et de médaillons polygonaux ornés de scènes de cour ou de chasse. Les plus anciens spécimens sont datés du Xe siècle par des inscriptions ; le musée du Louvre en possède un, célèbre, de 968, au nom du prince Al-Mughira, et il en est quantité d'autres. Sont-ce des œuvres chrétiennes ? Peut-être, ce qui ne prouve pas qu'un chrétien ait signé les bras d'une croix, dite pattée, du nom du collectionneur.

À la fin de sa vie, Abd al-Rahman avait raison de dire : « J'ai régné cinquante ans dans la paix et la gloire, aimé de mes sujets, redouté de mes ennemis. J'ai tout eu ». On peut méditer sur ce qu'il concluait : « J'ai compté avec soin les jours où j'ai goûté un bonheur sans mélange. Je n'en ai trouvé que quatorze. »

Le déclin d'une civilisation

Al-Hakam meurt trop jeune. Son fils est mineur. Le *hadjib* Al-Mansur, que l'histoire nommera Almanzor, a la réalité du pouvoir et tient à le garder. Bien qu'épris de culture comme ceux qui l'ont formé, c'est un guerrier et agit comme tel. Il achève la conquête de l'Afrique du Nord en s'emparant de Tunis et de Mahdia (984-1001) et veut abattre définitivement les royaumes chrétiens ibériques. En vingt-cinq ans, il mène contre eux des dizaines d'expéditions, prend Barcelone (985), León (988), rase Saint-Jacques de Compostelle qui est déjà un haut lieu de la chrétienté, ne laissant subsister que le tombeau de l'apôtre (997). Eût-il mené l'affaire jusqu'au bout qu'il eût élevé plus haut encore le nom des Omeyyades. Il est tué au combat. Le peuple est las. Les Idrissides du Maroc veulent non seulement recouvrer leur liberté mais atteindre au califat et les califes souhaitent se débarrasser de la tutelle dictatoriale des *hadjib*. Les fils d'Almanzor, guère dignes de leur père, ne pensent qu'au pouvoir ; l'un d'eux est un calife éphémère, l'autre finit crucifié en 1009. Les Berbères, par haine, par esprit de vengeance, rasant Medinet ez-Zahra, entrent à Cordoue, tuent le calife omeyyade Hisham II et mettent la ville à sac en 1013. L'incomparable bibliothèque est vendue aux enchères. Le pays sombre dans l'anarchie. En dix ans, l'œuvre de deux siècles et demi est détruite. Lassés, les notables se réunissent en conseil et, le 30 novembre 1031, proclament la fin du califat et l'inauguration d'une république. L'Espagne musulmane se disloque en une kyrielle de principautés, les *Reyez de taïfas*, les Rois de la division.

Cordoue reste encore quelques années capitale, puis est annexée par Séville (1070) et finalement reconquise par les chrétiens en 1236, ce qui lui fait perdre toute importance et tout rôle. Comme la lumière d'un astre éteint brille encore dans le ciel, elle continue longtemps, avant cette date funeste du XIIIe siècle, à éclairer l'Espagne. C'est au temps de sa déchéance que naissent deux de ses plus grands enfants : le juif d'expression arabe, Maïmonide, en 1138, et surtout le musulman Ibn Roshd, Averroés (1126-1198), médecin, juriste, mathématicien, astronome et philosophe aristotélicien qui nourrira la civilisation européenne jusqu'à la fin du Moyen Âge, jusqu'à la Renaissance. Ces hommes sont des fils posthumes, mais légitimes de la civilisation omeyyade

d'Espagne. Et l'Alhambra de Grenade ne découle-t-il pas d'elle ?

Jean-Paul Roux

Avril 2002

Copyright Clio 2021 - Tous droits réservés

Bibliographie



L'Architecture musulmane d'Occident
Georges Marçais
Art et métiers graphiques, Paris, 1922



Les Mosaïques de la Grande mosquée de Cordoue
H. Stern
Berlin, 1976



Cordoue
M. Saleedo Hiervo
Everest, Léon, 1971



Histoire de l'Espagne musulmane, de la conquête à la fin du califat de
Cordoue
Evariste Lévi-Provençal
Le Caire, 1944